

Un nouveau succès pour «L'art en marche»

Déjà à sa dixième édition, «L'art en marche», qui se partage avec le Salon la «vitrine» du «Lëtzebuerger Artisten Center» (LAC), est devenue une manifestation incontournable. Différente des éditions précédentes, l'exposition de cette année laisse penser que parfois le plaisir d'un amateur d'art n'est ni exclusivement lyrique, ni exclusivement abstrait, ni exclusivement fauve, ni exclusivement figuratif, mais l'attachement à une construction artistique commune. Et si l'on peut regretter quelque peu l'absence des installations et des photographies, «L'art en marche 2003» reste la preuve que la diversité constitue une référence de base dans la définition d'une action artistique de groupe.

«Ce qui m'intéresse, aime dire Jean Fetz, ce sont les créateurs sincères, qui sont conscients de ce qu'ils font et qui sont prêts à s'y engager corps et âme.» Entouré par «ses» artistes, le président du LAC réussit une nouvelle fois le pari d'une exposition hétéroclite où l'on a envie de s'attarder.

Pierre Koppe est Français, et les êtres en céramique sortis de ses fours ont cette excentricité que l'on reconnaît bien à nos voisins, cette «impudence» de la couleur, de la fête, du geste libéré que l'on ne soupçonnait pas à première vue.

C'est surtout aux amateurs de peinture que «L'art en marche» réserve quelques belles surprises. Couleurs et visages, animaux, fleurs, les toiles d'Edmond Heintz s'organisent en un puzzle, un caléidoscope ou une mosaïque d'images traitées avec plaisir, avec une espèce d'humour élégant et d'innocence qui interpelle. Un peu plus loin, dans le même «module», les toiles de Jean Fetz sont la présence discrète d'une très bonne «touche» d'artiste. «Le roi c'est moi» rappelle l'une des toiles, et si l'on se souvient de la belle exposition de Jean Fetz «Beim Engel» organisée il y a quelques mois, l'on sait que l'affirma-



17 artistes exposent à la Chapelle du Rham

(Photo: Tessa Hansen)

tion n'est pas sans quelque vérité. Avec Vicky Tsalamata, pour la deuxième fois invitée du LAC, on retourne dans l'univers des graveurs. Le ton y est donné par l'essence même de la technique choisie qui se reconnaît dans l'acharnement de l'acte, dans l'événement de stratification par lequel l'image advient. Et puis, voici un autre graveur que l'on retrouve avec plaisir : Serge Koch, auquel l'on doit ces visages posés en charnière entre l'époque de Cocteau et notre présent, entre le pourtour de l'expression, l'humour et le trait mesuré, indication minime d'une physiologie.

«Arbre», «Une journée en forêt», Sergio di Paoli invente les arbres porteurs de couleur. Du noir, du jaune, du vert, du blanc et du bleu, le pigment conjugue un univers elliptique et paradoxalement autonome. Une fois le lieu défini, le pinceau construit un arbre comme un personnage jeté dans le regard, soumis à l'événement de sa substance devenue visuelle et esthétique. Ayant pris ses distances avec l'œuvre de son maître Charly Reinert, Sergio di Paoli se place dans

une expression nouvelle qui mérite d'être suivie. De son côté, Jeanny Thein fouille les origines terrestres, pour y trouver cette fois-ci l'empreinte d'une peinture sans ornements. Les huiles d'Ady Heinen méritent également qu'on s'y arrête. On apprécie les étendues chromatiques déployées à l'horizontale, le trait maîtrisé qui manipule et délimite l'espace.

Regarder l'œuvre de Daniel Viene c'est entrevoir avec une certaine clarté la limite où le moderne s'oppose à l'ancien. Les langues circonspectes n'hésiteront pas à mettre en doute la qualité du dessin, de disqualifier même la valeur du geste l'accusant de faiblesse technique. Mais rien n'empêche d'aimer l'audace et l'onctuosité de ses couleurs, la hardiesse avec laquelle son pinceau met ainsi ses personnages en scène. Car, et voici une qualité à ne pas ignorer, il semblerait bien que la peinture ait choisi ici de ne plus représenter le modèle mais de se l'approprier, l'engageant par les codes graphiques et chromatiques de l'artiste. Autre registre et expression, l'abstraction d'Artur Bozem vient

faire contrepoids à la figuration qui s'est tout de même taillée la part du lion de l'exposition. Virulent et direct, le dessin tranche sur la couleur des lignes écorchées, des directions et des frontières arbitraires que l'œil se voit cependant contraint de suivre, d'accepter. Sibylle Feidt décrit l'espace sans rudesse, selon les exigences de la nature, ses équilibres d'érosion ou de naissance.

Avec Denise Mackel on retourne vers le cubisme, vers la norme architecturale. A l'opposé, Joséane Hoffmann épelle les titres de ses trois peintures: «3xLe Chant de la Terre». La peinture ne suit aucun code, bien au contraire, elle se laisse aller à ses désirs de couleur lumineuse, à ses envies soudaines de volume. On s'arrêtera encore devant les toiles de Martine Marson dont le geste reste sûr, conjugué entre ses grands oiseaux noirs et son dessin léger marqué par des bribes de texte posées en signes. Puis, devant les alchimies photographiques de Germaine Muller qui nous enseigne un visage devenu accumulation d'espaces multiples, figure qui est ainsi sectionnée, disjointe et dupliquée jusqu'à ce que l'artiste parvienne à la détourner de son rôle de «support de mémoire» pour l'exprimer en tant qu'empreinte et circonstance de lecture.

Il a encore les gravures d'Yvonne Simon, dont l'une des œuvres, «2 poids et 2 mesures», traduit assez bien le sentiment mitigé que l'on en garde. Il y a l'abstraction de Christiane Linden, en peu trop gentiment coloré de purs fonds chaleureux et les mini-peintures de Josée Olinger-Proth qui seraient superbes si l'on n'en avait pas vu des dangereusement semblables chez Brandy.

Mariana Wathelet

A la Chapelle du Rham jusqu'au 29 juin.